



**You have downloaded a document from  
RE-BUS  
repository of the University of Silesia in Katowice**

**Title:** Les rites du Mal : l'univers romanesque de Jean Genet en tant que jeu d'un peche sanctifie

**Author:** Paweł Kamiński

**Citation style:** Kamiński Paweł. (2014). Les rites du Mal : l'univers romanesque de Jean Genet en tant que jeu d'un peche sanctifie. "Romanica Silesiana" (No. 9 (2014), s. 299-309).



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIWERSYTET ŚLĄSKI  
W KATOWICACH



Biblioteka  
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki  
i Szkolnictwa Wyższego

PAWEŁ KAMIŃSKI

Université de Silésie

## Les rites du Mal : l'univers romanesque de Jean Genet en tant que jeu d'un péché sanctifié

**ABSTRACT :** Despite the passage of time, the literary output by Jean Genet keeps arousing controversy in both critics and readers. It is due to the contents of his works which reflect the private life of a man who is determined to separate himself from the world of “decent people” and to live among the “aristocrats of Evil”. The present study discusses the interference of various rituals that occur in Genet’s prose writing, full of villains and vagabonds. It analyses five novels: *Our Lady of the Flowers*, *The Miracle of the Rose*, *Funeral Rites*, *Querelle of Brest* and *The Thief’s Journal*. The main goal is to describe how those rituals are connected to one another and why Evil can be perceived as a driving force. To present a vast range of this problem, the paper takes into consideration a number of religious, erotic and criminal elements.

**KEY WORDS :** prose works, rituals, religion, eroticism, Evil, delinquency

Tout chez lui [Jean Genet], par la répétition des images ou des gestes, devient rite, fût-ce un rite de messe noire, et l’écriture même est une célébration.

Claude BONNEFOY, 1965 : 34

Les romans de Genet échappent d’une part à une quelconque classification, de l’autre, ils ne cessent de susciter des controverses. Cela est dû notamment à la vie privée de l’auteur qui essaye, coûte que coûte, de se déprendre du monde des « bons vivants » et de vivre au sein des « aristocrates du Mal » ; en plus, il transpose son mode de vie sur les pages de ses romans qui, par conséquent, foisonnent en toutes sortes de malfaiteurs et d’exclus. C’est bel et bien parmi ses acolytes que Genet-héros accomplit les actes de sa mission à caractère fort

religieux qui lui permettent de se diriger vers la sainteté. Elle est conçue, dans la pensée genétienne, comme un système de principes qui poussent aux activités délinquantes et qui garantissent la rupture avec le monde matériel. C'est un processus existentiel qui « requiert ces conditions d'abandon des choses terrestres qu'exige de ses saints l'Église et toutes les Églises. [...] Et la sainteté se reconnaît encore à ceci, c'est qu'elle conduit au Ciel par la voie du péché » (GENET, 1983 : 57). Ainsi Genet assume-t-il la peccabilité et commet de nombreux actes criminels justement pour mettre en relief le caractère marginal de son existence. À la notion de la sainteté s'ajoutent encore le vol, la trahison et l'homosexualité, c'est-à-dire les trois vertus qui facilitent le fonctionnement du Mal et que Genet lui-même « érige en théologiques » (GENET, 1985 : 167). Tout compte fait, l'organisation de son univers romanesque est minutieusement planifiée. L'introduction de chaque élément rituel n'est point hasardeuse ; ils sont liés, l'un à l'autre, avec un réseau du Mal qui est un concept essentiel de la philosophie genétienne et qui y fonctionne en tant que force motrice. D'après Jean-Paul Sartre, l'inclination de Genet pour le Mal est bien le résultat de ses expériences juvéniles qui ont fortement marqué un emprunt non seulement sur ses décisions personnelles (y inclus sa conduite), mais aussi, ou surtout, sur sa mentalité et sa perception de l'entourage. Tout d'abord, Genet est un enfant abandonné à la naissance par sa mère et, en conséquence, il est adopté par une famille nourricière de Morvan qui, avec le temps, devient la proie de ses larcins. Les punitions n'étant point efficaces, Genet est enfermé dans la maison de correction de Mettray d'où il s'évade et, ensuite, se lance dans une existence criminelle. Il commet de petits vols, il mendie et s'adonne à la prostitution. C'est à la suite de ces incidents qu'il prend la décision de s'orienter vers le Mal. Par ailleurs, l'apologie de son engouement pour le Mal constituent ses ouvrages romanesques (rédigés bel et bien dans plusieurs maisons d'arrêt) qui manifestent une transgression outrepassante des normes sociales ainsi qu'une infraction à la loi terrestre et divine (cf. SARTRE, 1969).

Or, le but de notre étude consiste à repérer dans les romans de Genet trois types de rites (religieux, érotiques et criminels) tout en essayant de prouver qu'ils sont fortement unis par le Mal, notion-clé de l'idéologie genétienne et mécanisme qui dirige tous les actes délinquants.

La notion même du rite, ainsi que celle des termes voisins comme le rituel et la cérémonie, ne se réfère pas uniquement à la sphère religieuse. Elle peut concerner également le domaine séculier où la répétition de certains actes est soumise à des règles ancrées dans la conscience d'un groupe social, quelque restreint qu'il soit. Par ailleurs, les trois notions mentionnées ci-dessus ne sont aucunement synonymiques. Bien qu'elles se situent à l'intérieur du même champ culturel et qu'elles restent sous une forte interdépendance, leurs significations diffèrent. À savoir, le rituel est un système de rites qui fonctionnent, dans ce cas-là, comme des éléments constitutifs. En ce qui concerne la division des rituels,

ils « peuvent être religieux (comme la messe ou le sabbat), séculiers (comme le protocole ou le serment des jurés), ils peuvent être collectifs (comme les fêtes nationales ou familiales), ou privés (comme la prière intérieure ou certains rites corporels) » (MAISONNEUVE, 1999 : 3). Enfin, le terme de cérémonie est réservé « aux formes ou aspects de pratiques collectives fortement organisées, voire théâtralisées ; toute cérémonie se référant donc à un rite fondateur et tout rite pouvant comporter une mise en scène plus ou moins cérémonielle » (1999 : 10). C'est donc une réalisation concrète des rituels accompagnée de décorations, d'objets liturgiques et de participants.

Dans tout système social, on distingue deux sphères divergentes : *sacrum* qui englobe les phénomènes liés à la religion et *profanum*, c'est-à-dire tout ce qui lui est étranger. Par contre, dans la conception philosophique de Genet, on observe un procédé fort particulier du fait que l'auteur y mélange ces deux côtés opposés. Par conséquent, le *profanum* devient chez lui le sacré. Afin de bien saisir cet amalgame, il est nécessaire d'expliquer le concept du Mal, notion-clé de la philosophie genétienne et dont l'équivalent dans le christianisme serait le Saint-Esprit. Ici, le Mal n'a rien à voir avec l'opposition du Bien qui, en l'occurrence, serait une solennelle glorification du Diable. Il fonctionne plutôt comme une accumulation de nombreux défauts et méfaits qui sont incessamment blâmés par les moralisateurs, mêlés avec de la boue et, en effet, traités de sales. Et c'est bel et bien dans cette saleté que Genet sent un sublime parfum de l'espoir. À l'instar de Jésus, il endosse les plus gros péchés de l'humanité (y compris le crime, la trahison et l'homosexualité) qui lui permettent d'aboutir à la sainteté.

Georges Bataille, dans *La littérature et le mal*, souligne que Genet revendique un Mal approfondi qui soit radicalement opposé au Bien. Il est question d'un Mal complet et idéal qui justement grâce à sa perfection acquiert une beauté parfaite (cf. BATAILLE, 1980). Suivant la conception idéologique de Genet, tout péché en tant qu'infraction à la loi divine n'existe pas. Le péché apparaît uniquement à l'heure que l'angoisse et la terreur s'emparent des hommes tout en dévorant peu à peu la quiétude et l'équanimité qui demeurent dans leur conscience. Alors, le péché naît de la peur et non des actes qu'ils accomplissent. À mesure que l'on se plonge dans le Mal sans ressentir la crainte du châtement de Dieu, on se rend compte qu'un péché conscient est beau puisqu'il se nourrit de la force. « La bonne volonté des moralistes se brise contre ce qu'ils appellent ma mauvaise foi. S'ils peuvent me prouver qu'un acte est détestable par le mal qu'il fait, moi seul puis décider, par le chant qu'il soulève en moi, de sa beauté, de son élégance ; moi seul puis le refuser ou l'accepter » (GENET, 1985 : 218).

Tout compte fait, le *profanum* devient-il une pierre angulaire sur laquelle est fondée l'idéologie de Genet. Mais il n'y est nullement esseulé. Il est entouré de ses coreligionnaires qui agissent tous en communion et suivant les règles imposées par le Mal, c'est-à-dire par une idée supérieure dirigeant le mécanisme

délinquant. Leurs activités pécheresses se réalisent à quelques niveaux : religieux, érotique et criminel, ce qui nous donne trois types de rituels à l'intérieur desquels on peut facilement repérer des actes à caractère répétitif et effectués sous l'impact d'une puissance transcendante, donc, faisant fonction de rites. Un tel état des choses correspond à la conception laïque d'Émile DURKHEIM où les actes rituels sont déterminés par les émotions et suivant laquelle « les représentations religieuses sont des représentations collectives qui expriment des réalités collectives ; les rites sont des manières d'agir qui ne prennent naissance qu'au sein des groupes assemblés et qui sont destinés à susciter, à entretenir ou à refaire certains états mentaux de ces groupes » (2008 : 21).

En ce qui concerne l'univers représenté des romans de Jean Genet, il se fonde « sur les rapports établis entre membres de groupes essentiellement marginaux comme délinquants, tortionnaires, misérables, criminels ou homosexuels. Ces relations exposent un système social particulier où la violence est à la base de sa structure » (SALINAS, 2005 : 2). Toutefois, les héros genétiens ne sont aucunement dans la moyenne, ils échappent à une classification conventionnelle et c'est justement parce que « le caractère emblématique de l'objet — et non de sa triviale réalité — fascine Genet » (HUBERT, 1996 : 43).

Nous pouvons reconnaître que l'univers genétien acquiert une construction qui n'est pas contradictoire aux principes sociologiques. Ce qui est digne d'attention, c'est que Jean Genet organise son univers romanesque tout en s'inspirant de la réalité chrétienne, que l'on peut d'ailleurs percevoir aisément dans bien des passages. Dans l'un d'eux, l'auteur écrit « Robert et moi nous servions à Stilitano comme on sert un prêtre » (GENET, 1985 : 158).

De surcroît, Genet trouve toujours un homme qu'il vénère et à qui il rend hommage. Évoquons deux personnages exceptionnellement chéris par lui : Bulkaen et Harcamone. Il pense souvent à eux, il leur attribue des traits divins, il est même obsédé par leur présence physique ou spirituelle. « Bulkaen est le doigt de Dieu, Harcamone étant Dieu puisqu'il est au ciel » (GENET, 1983 : 20). Il est indéniable que tous les deux font partie de son panthéon : il leur adresse ses prières, il manifeste sa vénération pour eux. « Ma foi en Harcamone, la dévotion que je lui porte et le respect profond que je porte à son œuvre, étayant mon audace de vouloir pénétrer les mystères en accomplissant moi-même les rites du crime, c'était sans doute mon horreur de l'infini qui me les accordait » (1983 : 58). S'agissant de Bulkaen, Genet s'avise de le comparer au Dieu des juifs et des chrétiens. Dans un passage, nous pouvons voir une pure allusion au tétragramme qui est un nom hébraïque se composant des quatre lettres suivantes : יהוה — prononcé Jahvé. Cette configuration désigne le nom propre de Dieu et fonctionne comme une forme issue de la racine trilittérale du verbe « être ». Cette expression a été entendue pour la première fois par Moïse au sommet du mont Horeb dans le désert du Sinaï. Dieu, sous forme d'un buisson ardent, a défini son nom par la phrase suivante : « Je suis celui qui suis » (*Bible*, 2010 :

41). Genet, tout en parlant du prisonnier très cher pour lui mais inaccessible dans la sphère érotique, déclare : « Bulkaen était la chose présente. Il était celui qui est » (GENET, 1983 : 61).

Aussi les maisons d'arrêt sont-elles comparées aux endroits où s'assemblent les croyants dans le but de se plonger dans la prière et de vénérer l'objet de leur culte. « Je ne puis croire que la Centrale ne soit une communauté mystique car la cellule du condamné à mort [Harcamone] éclairée la nuit et le jour est bien la chapelle vers qui vont nos prières muettes » (1983 : 124).

Attendu que l'homosexualité est la base de la théorie génétienne et un aspect définissant l'identité des personnages, l'auteur la juxtapose au totem. C'est autour de lui qu'ils s'unissent, ils sont fidèles au mode de vie qu'il requiert et ils s'identifient à sa nature pécheresse. Cette comparaison au totem est visible dans une scène où un colon, dont le corps d'une blancheur extrême est couvert des méandres de veines bleues, se déshabille tout en éveillant l'excitation érotique et qui « comme une colonne indifférente et pure devient sacrée sous les entailles des hiéroglyphes. Comme un poteau totem » (GENET, 2007 : 241). Ajoutons que cet objet de culte est le fondement du totémisme, c'est-à-dire du système qui « remplace la religion et fournit les principes de l'organisation sociale » (FREUD, 2002 : 77). Sigmund FREUD, dans son ouvrage intitulé *Totem et Tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, constate que « les membres de la tribu se considèrent comme appartenant à la même espèce que le totem et que leur attitude envers leurs semblables ne diffère en rien de celle qu'ils observent à l'égard du totem » (2002 : 80). Il nous apprend aussi, en évoquant les propos de Frazer que « les membres d'une tribu se dénomment d'après leur totem et croient aussi, en général, qu'ils en descendent » (2002 : 80).

Les étapes particulières de la séduction et de la fascination érotique reposent sur le même schéma répétitif où tous les gestes et actes font fonction de rites permettant aux hommes de s'allier. Dans ces jeux à caractère sensuel, les personnages (y inclus celui de Genet) se concentrent en premier lieu sur l'apparence physique d'un mâle à travers laquelle se dégage sa nature morbide, c'est-à-dire sa propension pour le Mal. Par ailleurs, c'est un élément sans lequel l'intérêt pour autrui ne serait point possible. Il est donc nécessaire que les hommes soient vaillants, hostiles, et qu'ils se caractérisent par la virilité qui est surtout une attitude de l'esprit. Remarquons que Genet évite tout contact avec des individus banals et sans aucune expression singulière ; il focalise son attention sur ceux qui sont, d'après son point de vue, hors du commun, donc, physiquement beaux et possédant à la fois un aspect délinquant. Ayant ces facteurs à l'esprit, il s'intéresse avant tout aux « gosses dont le corps, le regard et les gestes sont chargés d'un magnétisme qui fait de nous leur objet » (GENET, 1985 : 27). Les forts et les vicieux attirent l'attention des voyous d'autant plus qu'ils émettent une force adoucissante étant capable d'assurer une sorte de calme et de sûreté.



« De ceux que j'appelle des durs, se dégage une puissance dominatrice encore, qui m'apaise » (GENET, 1983 : 47).

Il est manifeste que Jean Genet fonde sa philosophie sur les trois vertus, que nous avons déjà mentionnées, et qu'il les confère de bon gré à ses personnages. Sans elles, ils ne seraient pas complets et ils n'auraient pas de moyens nécessaires à le captiver. De cette manière, il essaye toujours de récupérer dans leur « structure mento-charnelle » la coexistence du vol, de l'homosexualité et de la trahison. Cependant cette trahison équivaut parfois à la fidélité mais, dans ce cas-là, il s'agit d'une attitude ayant pour objectif de transgresser les normes établies par la société des « bons vivants ». De cette façon, en enfreignant ces règles, on trahit l'ordre moral et l'on se situe du côté de l'immoralité et de la délinquance. Profondément ébloui par cette « Trinité » (cf. BONNEFOY, 1965), GENET rêve d'un « adolescent qui aimerait assez le vol pour chérir les voleurs, méprisant assez les femmes pour aimer un voyou, enfin assez honnête pour se souvenir que Mettray [maison de correction] était un paradis » (1983 : 65—66).

Au cours des premières rencontres, le regard de Genet — mais également celui d'autres protagonistes — erre sur le corps tout entier de l'homme avec qui il est en train de converser ou qu'il suit des yeux, pour s'arrêter enfin sur sa braguette. Dans la conscience de l'auteur, c'est justement là que se situe l'apogée de la force masculine. Par exemple, en parlant de Stilitano, il avoue que « tout son éclat, sa puissance, avaient leur source entre ses jambes » (GENET, 1985 : 27). Dans les ouvrages genétiens le membre viril, accumulant toutes les forces vitales des hommes, fonctionne comme un instrument doté d'un pouvoir absolu. Cela résulte du fait qu'il est capable de donner la Mort et la Vie. Dans l'un des passages, Genet exprime son admiration pour le pénis d'Erik, jeune allemand. Cet organe masculin représente ici non seulement la beauté physique mais inspire aussi une puissance destructive, d'où la comparaison à l'armée hitlérienne.

La queue que je touchais du doigt n'était pas seulement de mon amant, mais d'un guerrier, du plus brutal, du plus formidable des guerriers, du seigneur de la guerre, du démon, de l'ange exterminateur. [...] Cette queue c'était aussi l'arme de l'ange, son dard. Elle faisait partie de ces engins terribles dont il était bardé, c'était son arme secrète, le V1 derrière quoi se repose le Führer. C'était le trésor ultime et premier des Allemands, la source de l'or blond.

GENET, 1984a : 181—182

Le premier contact entre les hommes est très souvent ambigu et plein de réticence, où dominant l'incertitude et l'hésitation. Il en est ainsi parce que les deux côtés (c'est-à-dire deux hommes qui assistent au spectacle de séduction) veillent à ce que leur position et l'autorité ne soient déséquilibrées. Chacun d'entre eux préserve sa virilité puisque la manifestation de n'importe quelle faiblesse pourrait être perçue comme une carence de traits masculins. Il s'ensuit visiblement

que c'est un comportement qui prête à l'autodéfense. Dans une telle relation, il y a toujours deux pôles qui se complètent : domination et soumission. Celui qui domine est d'ordinaire physiquement plus fort ou tout simplement inaccessible (au moins, il fait semblant de l'être). Tandis que l'autre est embarrassé par l'attrait qui émane de son objet de convoitise, ou encore il se sent écrasé par sa puissance.

Afin d'illustrer cette interdépendance, nous rapportons trois configurations. Tout d'abord, celle concernant Erik Seiler, jeune hitlérien, et le Bourreau de Berlin, son amant. Ici, seule la profession de ce dernier indique explicitement son rôle dominant dans la relation amoureuse. En plus, physiquement il « était un gars d'environ un mètre quatre-vingt-trois. Sa musculature était celle d'un bourreau qui tranche à la hache, sur le billot. Il coupait presque ras ses cheveux bruns, si bien que sa tête toute ronde était celle d'un décapité. Il avait le corps d'un athlète » (GENET, 1984a : 36). Ils entament leur premier dialogue au moment où Erik est de garde ; le bourreau s'approche de lui et lui tend une cigarette. En sa présence, Erik est gêné et quelque peu décontenancé. Il grelotte non seulement de froid mais aussi de peur. En décrivant plus tard cette scène, il se rappelle ses sensations de manière suivante : « J'étais pris. Je n'osais le regarder » (1984a : 33).

Une relation pareille à celle présentée ci-dessus s'établit entre le lieutenant Seblon et Querelle, jeune matelot étant son subalterne. L'officier s'éprend de lui mais il ne s'avise pas de dévoiler son inclination. Il mène pourtant un jeu avec Querelle : il le punit souvent pour un rien, tout en recherchant minutieusement le moindre prétexte. Mais, avec le temps, le jeune marinier se doute de ce qui s'opère. Un jour, Seblon demande à Querelle de lui prêter son mouchoir car il veut essuyer ses mains salies de cambouis. Étant donné qu'après cet incident le chiffon s'est couvert d'une substance noire, le lieutenant propose de le faire laver et invite Querelle à venir plus tard le chercher. Il y consent. Ainsi, le mouchoir devient-il l'objet grâce auquel Seblon est capable de s'approcher indirectement de l'homme qu'il désire et, par suite, de satisfaire d'une manière superficielle ses besoins sexuels. Ayant emporté le mouchoir, Seblon s'enferme dans sa cabine pour se masturber. Grâce à son odeur, le chiffon remplace pour lui la présence physique du matelot. Quand celui-ci récupère sa propriété, il se rend compte qu'elle est salie de sperme.

Le lieutenant crut ne jamais avoir révélé son amour et en même temps espéra l'avoir clairement avoué. Quand il en eut compris parfaitement le sens — ce qui se produisit le lendemain même de cette scène — quand il découvrit dans un endroit où logiquement il n'aurait pas dû s'y trouver : un ancien portefeuille en crocodile, son mouchoir taché de cambouis et, rigide, lui sembla-t-il d'une autre matière encore — Querelle s'amusa de ces parties de cache-cache qu'il voyait fort bien.



Un autre exemple nous renvoie à la relation qui se noue entre l'auteur et Bulkaen lors de leur séjour à la prison de Fontevrault. Ici, c'est bien Genet qui s'émerveille de Bulkaen mais celui-ci ne deviendra jamais son amant ; cela, en effet, engendre des tourments affectifs chez l'écrivain. Par conséquent, il évite de dénoncer son amour et il feint d'être indifférent à ses attraits, mais Bulkaen se doute de ce que son admirateur ment. Déçu, GENET avoue : « je pressentis que mon amour était découvert. Je me vis en danger. Bulkaen se moquait de moi » (1983 : 84). Cependant, il s'établit entre eux un lien fort exceptionnel ; les deux prisonniers font un échange de lettres où ils dévoilent leurs émotions intimes en déclinant les amertumes, nostalgies, plaintes et leurs désirs cachés.

Ces exemples nous permettent de constater que les relations amoureuses dans l'univers de Genet sont fondées sur le doute, la crainte et la perspicacité. Les premières démarches sont incertaines et leurs résultats sujets à caution. Toutefois, on peut les qualifier aisément de rites parce qu'elles sont inscrites dans l'inconscience des personnages qui, grâce à cela, agissent toujours d'après le même schéma. La réalisation de ces actes rituels n'est jamais hasardeuse ; elle aboutit à une séduction pécheresse et s'étend sur l'axe où se placent un être désiré (Dieu) et celui qui convoite et rend hommage à son bien-aimé (croyant). Il arrive quand même que la possession de l'objet des soupirs ne soit nullement réalisable. Ainsi, certains héros genétiens appliquent-ils des méthodes qui puissent remplacer un acte sexuel et fournir des sensations aussi intenses que celles éprouvées grâce à l'orgasme. Vu que l'amour et la mort sont chez Genet des phénomènes se caractérisant par la même dimension symbolique et l'intensité du Mal, il n'est point surprenant que l'homicide substitue la jouissance et permette d'accomplir les désirs les plus profonds, les plus morbides. Un tel procédé est visible dans le cas d'Adolf Hitler :

Le Führer envoyait à la mort ses hommes les plus beaux. C'était la seule façon qu'il eût de les posséder tous. Car, combien de fois n'ai-je pas désiré tuer ces beaux gosses qui me gênaient puisque je n'avais pas assez de bite pour les enfiler tous et ensemble, pas assez de sperme pour les gaver. Un coup de revolver, je le sens, eût ramené le calme dans mon cœur et mon corps troublés par le désir et par la jalousie.

GENET, 1984a : 184

S'agissant encore du *sacrum* et *profanum*, Genet atteint une dextérité exquise dans le domaine de soudage de ces deux mondes opposés. Il s'en sert avec une telle adresse que la frontière entre l'un et l'autre s'efface harmonieusement et les deux se superposent en donnant une forme complète. L'auteur consacre beaucoup de place à la description des « rites du crime » où il dépeint avec minutie les étapes particulières du vol qui sont nécessaires à son accomplissement réussi. Les gestes et les émotions qui accompagnent les criminels sont présentés de façon que les voleurs pénétrant dans les appartements de leurs victimes

évoquent l'image des croyants qui entrent dans une église. Par ailleurs, tous les préparatifs au crime sont conçus comme une initiation pareille à celle des novices se prêtant à faire des vœux monastiques. « Ces tentatives [...] m'épuisent, m'énervent, favorisent encore cet état religieux. À l'acte de voler elles communiquent la gravité d'un acte rituel » (GENET, 1985 : 32).

Tous les crimes sont commis suivant des règles précédemment planifiées. Aucun geste n'est accidentel, toutes les démarches font l'unité. Quelque compliquée que soit l'action de voler ou de cambrioler, elle est toujours perçue comme un jeu fort dangereux. En évoquant par exemple l'un de ses vols à l'étalage, GENET écrit : « Ce jeu était une science, qui voulait un entraînement, une préparation, comme la science militaire » (2007 : 287). Il ne s'agit donc pas d'un délit futile et sans importance mais plutôt d'un assaut qui requiert du voleur une stratégie méticuleusement préparée.

Bien qu'apparemment dérisoires, tous les éléments constitutifs d'un cambriolage jouent un rôle très important. Ils reflètent soit le procédé technique de l'acte criminel, soit l'état d'âme du voleur. « Le bruit de la serrure qui cède, le silence qui suit, la solitude qui m'assaille toujours présideront à mes entrées criminelles. Ce sont des rites d'autant plus importants qu'ils sont obligés, n'étant pas de simples ornements d'une action dont l'essence me demeure encore mystérieuse » (GENET, 1983 : 40).

Il est fort intéressant de voir comment les préparatifs au crime influencent la mentalité des bandits. La concentration du voleur, grandement dictée par la crainte, favorise sa mutation psychologique. Poltron et dénué de virilité avant l'attaque, le criminel devient un mâle intransigeant, dans le corps duquel s'est infiltrée une puissance quasi surnaturelle. Citons comme exemple l'épisode où, juste avant d'entrer dans les bureaux du Crédit Municipal, Genet aperçoit une telle métamorphose dans le comportement de Guy, son complice. « De l'intérieur de cette petite tapette où une frappe était bouclée, un gars décidé surgissait, terrible, prêt à tout, et d'abord au meurtre si l'on osait gêner son exploit. [...] Ses yeux étaient plus durs, ses tempes métalliques, plus noueux les muscles du visage » (GENET, 1985 : 64).

Notons aussi que les criminels veillent toujours à ce que la victime soit désemparée, voire humiliée. La vue de son visage plein d'ébahissement et d'effroi procure au voleur un plaisir exceptionnel et accroît son excitation. Comme illustration de ce processus, nous voulons rapporter deux épisodes. Le premier est lié à Guy : lorsqu'il s'empare d'une automobile, il s'arrange toujours « pour démarrer à l'apparition du propriétaire. Il se payait la gueule de l'homme qui voit sa voiture, docile au voleur, l'abandonner. C'était une fête pour lui » (1985 : 258).

Le même procédé, mais cette fois-ci accompagné d'une ambiance plus complexe du fait que la victime est impliquée — sans s'en rendre compte — dans un filet de machinations, a lieu dans une scène où Genet, Stilitano et Roger

envisagent de dépouiller l'appartement d'un vieillard. Ici, Roger est censé le séduire. Ainsi, profite-t-il de ses attraits pour éveiller le désir sexuel dans l'homme. Celui-ci succombe facilement à ses tentations et l'invite chez lui. Tous les deux se rendent dans la demeure de la victime, où doivent s'accomplir des ébats érotiques.

Un œillet rouge serré par l'orteil, couché nu sur le lit, Roger charma un vieux monsieur qui se déshabillait lentement devant la glace. [...] Roger d'un mouvement adroit portait son pied à sa bouche et saisissait l'œillet. Quand il l'eut quelques secondes humé, il le promena sous son aisselle. Le vieux était agité. Il s'embrouillait dans ses boutons, ses bretelles, et convoitait le jeune corps, habile à se couvrir de fleurs. Roger souriait.

1985 : 269—270

C'est juste en ce moment que Stilitano et Genet font irruption dans la pièce. Les gestes du vieux, saisi de panique, témoignent une vive stupéfaction. En l'occurrence, les trois criminels profitent de l'occasion et, avant de fouiller l'appartement, se moquent de lui et le tournent en dérision. Cela prête à une double satisfaction des malfaiteurs : d'un côté, ils s'approprient l'avoir de leur victime, de l'autre, ils trouvent du plaisir à l'humilier et à contester sa dignité humaine.

En guise de conclusion, nous pouvons constater que l'univers romanesque de Jean Genet foisonne de phénomènes que l'on peut aisément qualifier de rites. Ils se réalisent à plusieurs niveaux, ce que nous avons d'ailleurs prouvé dans notre étude, et toujours à l'intérieur d'un groupe social bien déterminé. Il va sans dire qu'ils sont indispensables à ce que l'idéologie genétienne puisse fonctionner, mais leur réalisation ne serait point possible sans intervention du Mal, une idée supérieure qui déclenche le mécanisme délinquant et joint tous les rites. De cette manière, les rites religieux contribuent à la transformation du profanum en sacrum car c'est justement par la voie du péché que Genet aboutit à la sainteté tout en assumant les plus gros méfaits, y compris le crime, le vol et l'homosexualité. Quant aux rites érotiques, ils ont pour objectif non seulement d'assouvir les besoins sexuels primitifs des personnages mais aussi, ou avant tout, de reconnaître dans l'attitude de leurs amants des traits qui témoignent de l'agressivité et le penchant pour le Mal. Autrement, tout partenaire sexuel est perçu comme un complice dans le crime et c'est bel et bien sur le champ criminel que s'accomplissent les rites à caractère délinquant propulsés par une force motrice, c'est-à-dire par le Mal. Qui plus est, ce Mal s'immisce dans la conscience des protagonistes tant et si bien qu'ils restent sous sa continuelle dépendance. En effet, tous leurs actes sont fortement codifiés et s'accomplissent dans l'atmosphère du péché mais, dans ce cas-là, il s'agit d'un péché sanctifié qui conduit à une sorte de sainteté.

## Bibliographie

- BATAILLE Georges, 1980 : « Jean Genet ». In : IDEM : *La littérature et le mal*. Paris : Gallimard.
- Bible, 2010. Société Biblique de Genève.
- BONNEFOY Claude, 1965 : *Jean Genet*. Paris : Éditions universitaires.
- DURKHEIM Émile, 2008 : *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*. Québec : Macintosh.
- FREUD Sigmund, 2002 : *Totem et Tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*. Québec : Macintosh.
- GENET Jean, 1983 : *Miracle de la rose*. Paris : Marc Barbezat — L'Arbalète.
- GENET Jean, 1984a : *Pompes funèbres*. Paris : Gallimard.
- GENET Jean, 1984b : *Querelle de Brest*. Paris : Gallimard.
- GENET Jean, 1985 : *Journal du voleur*. Paris : Gallimard.
- GENET Jean, 2007 : *Notre-Dame-des-Fleurs*. Paris : Gallimard.
- HUBERT Marie-Claude, 1996 : *L'esthétique de Jean Genet*. Paris : Sedes.
- MAISONNEUVE Jean, 1999 : *Les conduites rituelles*. Paris : PUF.
- SALINAS Marcelo, 2005 : « La violence sexuelle chez Genet et Lamborghini : une esthétique de l'insoutenable ». *Silène*. <[http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=45](http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=45)>. Date de consultation : le 8 janvier 2014.
- SARTRE Jean-Paul, 1969 : *Saint Genet : comédien et martyr*. Paris : Gallimard.

## Note bio-bibliographique

Mes intérêts s'attachent principalement à la littérature française, polonaise, juive et japonaise, du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'époque contemporaine. En 2011, j'ai rédigé mon mémoire de licence où j'ai présenté un portrait psychologique de Jean Genet. Il arrive aussi que je m'oriente vers la littérature populaire ; cela est visible dans mon mémoire de maîtrise (écrit en 2013 sous la direction de Magdalena Wandzioch) qui a été consacré à l'analyse structurale et pragmatique de *Ramsès*, roman historique de Christian Jacq. En revanche, ma thèse de doctorat a pour objectif de scruter la figure du Juif errant présente dans la prose française des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Comme point de repère, j'y adopte, entre autres, les mythes médiévaux recueillis et examinés par Gaston Paris, Charles Schoebel, Roland Auguet et Marie-France Rouart. En plus, afin de bien pénétrer l'univers psychologique des Juifs, je m'appuie sur l'ouvrage scientifique du docteur Henry Meige intitulé *Le Juif Errant à la Salpêtrière. Étude sur certains névropathes voyageurs*, ainsi que sur le *Traité du désespoir et Ou bien... ou bien* de Søren Kierkegaard où le philosophe développe l'idée de la désolation liée juste à la figure d'Ahasvérus, personnage du XVI<sup>e</sup> siècle incarnant le Juif errant qui aurait assisté de sa personne au crucifiement et à la mort du Christ.